

Les livres d'André Gide

Tenny

— 10 Avril 25

André Gide vend ses livres. Cela peut arriver à tout le monde, même — ou surtout, par le temps qui court — à un homme de lettres. L'homme de lettres est généralement imprévoyant, mauvais administrateur de ses deniers, et d'ailleurs sujet à d'étranges vicissitudes : il peut gagner une fois cent mille francs, ou davantage, et dix-huit cents francs l'année suivante. Pas d'absurdité plus inique que l'impôt sur le revenu, appliqué à des gains si aléatoires ! L'homme de lettres est plus exposé que tout autre non seulement à se voir obligé de vendre, mais à être vendu. D'autre part, il est souvent fantaisiste, capricieux, et pourrait chercher de l'argent tout simplement pour acheter autre chose. On en découvrirait même par hasard un ou deux qui appartiennent à la catégorie des bibliophiles spéculateurs, et qui réalisent au moment qu'ils jugent favorable : car on joue aujourd'hui sur les livres comme sur la Royal Dutch ou le Rio-Tinto. Et c'est déplorable, parce que la hausse artificielle qui en résulte rend beaucoup de vieux et de beaux ouvrages inaccessibles à des lettrés de condition modeste, mais qui, eux, les liraient.

Au surplus, aucun de ces cas n'est celui d'André Gide, qui ne vend qu'une partie de sa bibliothèque, et pour des raisons très particulières, telles qu'on les pouvait attendre de cet esprit subtil. Il les énonce dans une brève préface, en tête du catalogue dressé par Edouard Champion. « Le goût de la propriété n'a, chez moi, jamais été bien vif, dit André Gide. Il me paraît que la plupart de nos possessions sur cette terre sont moins faites pour augmenter notre joie, que nos regrets de devoir un jour les quitter. » Quel dommage de quitter tout cela ! s'écriait Mazarin mourant. Ce cardinal ne pratiquait en aucune façon le détachement des biens de la terre. L'immoraliste Gide a toujours montré, au contraire, une propension au renoncement et à l'ascétisme. Sa vente signifie un adieu partiel aux vanités du monde, et l'on ne s'étonnerait pas d'apprendre un jour son entrée à la Trappe, s'il n'était notoirement protestant. Un autre motif qu'il donne est d'une moindre spiritualité et vraiment peu sérieux. « Peu soigneux, j'ai sans cesse la crainte que les objets que je détiens ainsi ne s'abîment ; qu'ils ne s'abîment davantage encore si, partant en voyage, je les abandonne longtemps. Projetant une longue absence, j'ai donc pris le parti de me séparer des livres acquis en un temps où j'étais moins sage, que je ne conservais que par faste... » Gide aurait aisément trouvé quelque officieux pour épousseter en son absence. Mais voici le point qui frappe le plus et fait en ce moment l'objet de nombreuses conversations.

Gide déclare qu'il en vend « d'autres enfin qui lui sont demeurés chers entre tous aussi longtemps, qu'ils n'éveillaient en lui que des souvenirs d'amitié ». C'est-à-dire qu'il se débarrasse de ceux dont les auteurs, après avoir été ses amis, ont cessé de l'être. En d'autres termes, encore, Gide ne supporte pas d'avoir chez lui des ouvrages d'écrivains avec qui il est personnellement brouillé. Et c'est là-dessus qu'on discute. Regardera-t-on cela comme le témoignage d'une âme tendre et comme un joli raffinement sentimental ? Ou bien est-ce décidément une erreur, et doit-on considérer à part l'œuvre, qui peut rester intéressante, alors même qu'on aurait à se plaindre des actes personnels de l'auteur ? Pour un critique, la question ne se pose même pas. Il doit tout lire, garder tout ce qui en

vaut littérairement la peine, et compter sur peu d'amis. Mais Gide n'a fait de critique que par occasion : c'est un poète, un conteur, un analyste, du plus beau talent du reste, mais assez subjectif comme la plupart de ceux d'aujourd'hui. Il n'a donc pas besoin d'une bibliothèque complète et méthodique : écrivant par humeur, il peut bien lire de même, comme voyageait Barrès, et repousser tout ce qui l'ennuie ou le heurte. On est seulement un peu surpris de la manifestation. Les curieux d'histoire littéraire anecdotique commenteront l'inscription à ce catalogue des noms de d'Annunzio, Claudel, Francis Jammes, Pierre Louys, Maeterlinck, Eugène Montfort, Henri de Régnier, Romain Rolland, André Suarès... Est-il possible que Gide ait rompu avec ces confrères et ces compagnons de sa jeunesse ? Mais ce n'est pas tout. Il vend aussi les éditions originales de ses propres ouvrages : quarante ou cinquante numéros au catalogue ! Ce délicat n'est-il pas quelquefois, en effet, son pire ennemi et son propre bourreau ? — P. S.
